

lui. Aujourd'hui, à Périgueux, on vendait sa plainte.

Echassiers militaires

MONT-DE-MARSAN — Le 34^e régiment d'infanterie fait depuis quelque temps des expériences d'échassiers : un certain nombre d'officiers et de sous-officiers s'exercent à faire des reconnaissances accélérées par ce nouveau mode de locomotion.

Dernièrement, les meilleurs échassiers du régiment ont posé, sur le bord de l'Adour, une ligne télégraphique aussi rapidement que si l'opération avait été faite par la cavalerie.

Une résolution énergique

ALGER. — On n'y va pas de main morte à la Société de géographie d'Alger ! Cette association de savants, de fonctionnaires, d'artistes, qui comprend tout le *high-life* algérois, ayant pris connaissance d'un rapport de son secrétaire, M. Périé, sur la situation du Maroc, vient d'adopter le vœu suivant :

« La Société de géographie d'Alger appelle l'attention des sociétés françaises de géographie, des associations pour les études coloniales et du public français sur l'intérêt considérable qu'il y aurait à placer immédiatement l'empire du Maroc sous le protectorat de la France.

« Le protectorat d'une puissance européenne s'impose aujourd'hui : la France est seule à pouvoir le réaliser dans les meilleures conditions, avec les moyens dont l'Algérie peut disposer de suite dans ce but, et le régime nouveau serait favorablement accueilli par le Sultan et par son peuple. »

Ce vœu sera transmis à M. le gouverneur général de l'Algérie, « à toutes fins utiles. » Il paraît cependant peu probable qu'il entraîne des complications européennes !

Argus.

LES THEATRES

Théâtre lyrique de la Renaissance :

Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique en quatre actes, paroles de Guillard, musique de Gluck.

La remise à la scène d'*Iphigénie en Tauride* est une manifestation de portée artistique considérable. Depuis trente et un ans l'œuvre de Gluck n'avait pas été jouée à Paris. Padeloup, dont le nom reste toujours associé aux belles entreprises musicales, la monta place du Châtelet, en 1868, et, comme on continua de l'ignorer à l'Opéra, nulle autre occasion ne nous fut jamais offerte de l'entendre.

Il convient donc de rappeler que la soirée du 18 mai 1779 marqua une des dates les plus importantes de l'histoire de l'art, détermina une des victoires les plus glorieuses qui aient honoré notre grand théâtre d'Etat.

Un compositeur, sur le tard de sa carrière, trouvant mauvais et faux le genre qui fit sa célébrité, rêve de réformer ce genre et crée la tragédie lyrique. Il pose dans l'*Épître dédicatoire d'Alceste* les principes qu'il met en action dans ses nouveaux ouvrages : vérité dramatique, sincérité de l'expression, fusion de la parole, du chant et de l'orchestre. Aussitôt se dresse le défenseur inévitable des vieilles théories et la querelle de Gluck et de Piccini, des gluckistes et des piccinistes commence acharnée, meurtrière. Les troupes ennemies se battent à coups d'épigrammes, de brochures, de pamphlets, d'articles de journaux. Du bon côté prennent position Jean-Jacques Rousseau, Suard, l'abbé Arnaud ; de l'autre se groupent Marmontel, La Harpe, Ginguené, d'Alembert. La dispute dure longtemps, furieuse, terrible, et ne se termine qu'au lendemain de la première représentation de notre *Iphigénie en Tauride*, donnée il y a cent vingt ans. Le directeur de l'Opéra, industriel malin, avait commandé aux deux rivaux une partition sur le même poème. Gluck acheva son travail et « passa » avant Piccini. Le succès fut décisif et obligea les combattants à mettre bas les armes. Quand vint l'œuvre retardataire, elle s'effondra dans un désastre.

Par trois fois, Gluck associa son génie à celui d'Euripide. La grandiose simplicité, la profonde humanité de la Tragédie antique étaient merveilleusement appropriées à la Tragédie lyrique, telle que la concevait le novateur musicien. Les librettistes n'eurent pas toujours chance égale dans leurs adaptations. L'*Alceste* de du Rollet sert de façon remarquable le compositeur, lui fournissant des tableaux superbes de majesté religieuse ou infernale, mettant en scène, sous une forme vivante, les événements racontés par les personnages de la pièce grecque. L'*Iphigénie à Aulis*, du même du Rollet, sans égards aussi bien pour Euripide que pour Ovide, substitue à la métamorphose finale un dénouement « heureux » qui est la chose la plus malheureuse que je connaisse et qui ne s'accorde ni avec la version d'Eschyle, de Sophocle, de Lucrèce, d'Horace ni avec l'opinion de Stésichorus, utilisée par Racine. L'*Iphigénie en Tauride*, de Guillard, un peu moins irrespectueuse du texte original — je n'ignore point que celle de Goethe n'en tient pas grand compte, — le modifie cependant de manière trop libre, à mon sens... Mais qu'importe, puisque Gluck en a fait un magnifique chef-d'œuvre, digne de l'éternelle admiration.

La fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, que son père, pour la cause d'Hélène et le salut des Grecs, crut sacrifier à Aulis, a été transportée dans la Tauride par Diane, dont elle est devenue la prêtresse. Guillard, on le voit, gardait le point de départ d'Euripide. Au milieu d'un prélude d'abord de calme idéal, puis de fureur tempête, le rideau s'étant levé, Iphigénie nous apparaît, implorant les dieux dans le bois sacré. De loin, les vierges, ses compagnes, lui répondent. Et la paix renaît après que l'extraordinaire symphonie orageuse a « posé » le drame, en l'union complète des instruments et des voix. Un rêve affreux a montré à Iphigénie son père sanglant, égorgé par sa mère ; son frère Oreste tombé sous le couteau que la déesse lui met à la main chaque fois qu'un étranger pénètre en Tauride. Le récit du rêve est d'une ampleur, d'une vigueur et aussi d'une véhémence prodigieuses. L'invocation à Diane, qui le suit, a la pureté de lignes, la noblesse, l'harmonie des plus beaux marbres antiques. Thoas, le tyran, pour préserver sa vie menacée par les oracles, exige la continuation des meurtres coutumiers et les Scythès, dans un chœur d'étonnante rudesse barbare que rythment sauvagement les cymbales et les tambourins, réclament des victimes. C'est en la joie à la fois religieuse et féroce des danses qu'Oreste et Pylade sont amenés.

Le second acte est d'une splendeur inimaginable. Gluck y a indiqué le caractère des deux amis en traits frappants de vérité et de différence. Dans le temple, Oreste clame son désespoir, s'ac-

cuse, se maudit, et Pylade, évoquant l'affectueuse enfance, chante la douceur de la mort qui va les réunir à jamais. Et ils se révoltent contre ceux qui veulent les séparer. Resté seul, tandis que l'orchestre bondit en gammes éperdues, Oreste supplie le Destin de l'écraser. Un grand silence et tout semble tranquille.

« Le calme rentre dans mon cœur », dit le malheureux, et une note obstinée des altos ne cesse, tragiquement agitée, de lui donner un démenti. Il s'endort, et, dans l'éclat terrifiant des trombones, lui apparaissent les tourmenteuses Euménides, vengeresses de sa mère, qu'il a assassinée. Il se réveille et se trouve en face d'Iphigénie qu'entourent les jeunes Grecques, ses compagnes. Elle interroge Oreste et apprend la longue série de crimes où ont péri les siens. Aux authentiques malheurs l'errant ajoute l'irréalité de sa propre fin. La longue déploration d'Iphigénie, traversée par une poignante mélodie de hautbois, s'achève en un cri douloureux que répète le chœur, et alors commence une sorte de cérémonie funèbre de beauté divine. Gravement les cordes exposent un thème tantôt majeur tantôt mineur, tantôt désolé tantôt résigné, que les prêtresses reprennent et qu'Iphigénie redit à son tour. Rien ne saurait exprimer le sentiment virginal de cette scène sublime.

Le troisième acte est consacré au débat entre Oreste et Pylade. Chacun d'eux veut, par sa mort, sauver son ami, car Iphigénie se décide à n'offrir qu'une victime à la déesse, et celle qu'elle désigne n'est pas le frère coupable. Il y a là des pages d'une éloquence, d'une puissance souveraines, d'une émotion sans égale. Le drame d'âmes se poursuit jusqu'au dénouement. Oreste s'est substitué à Pylade et il faut que sa sœur l'immole. Au moment de le frapper, elle le reconnaît et laisse tomber de sa main le couteau du sacrifice. Thoas accourt ; Pylade le tue, et Diane, descendue dans un nuage, pardonne à tous, les oracles étant accomplis.

L'effet d'émotion a été immense. Le mouvement gluckiste est désormais indéniable. Je le prévoyais depuis longtemps et suis heureux de ne pas m'être trompé à cet égard. Il est la conséquence naturelle du wagnérisme. Moins d'un siècle après le chevalier Gluck, Richard Wagner recommença la révolution. L'effort du premier fut aussi beau que celui du second, peut-être plus beau même, parce qu'il était sans précédent aucun. Je pensais bien qu'un moment viendrait où ces deux efforts magnifiques se combindraient pour ouvrir à l'art de nouvelles routes. On a parcouru en tous sens l'épaisse forêt wagnérienne. Il est bon de se reposer maintenant dans le bois sacré du divin Gluck, d'y écouter les voix éternellement jeunes qui y chantent. Je ne crois pas que les vrais chefs-d'œuvre puissent jamais vieillir. Si les musiques amoureuses de Tristan et d'Iseult sont destinées à braver les ans, les mélodies amicales et fraternelles d'Oreste et de Pylade traverseront les siècles comme l'expression la plus haute de la bonté, de la générosité humaines. Si les ondes sonores de la « Tétralogie » doivent emporter vers les cimes, d'âge en âge, dans l'ivresse du vertige, les êtres d'intelligence et de cœur, le beau fleuve instrumental, calme, large et profond d'*Iphigénie en Tauride* coulera toujours entre des rives fortunées, fertilisera sans cesse des terres heureuses. En remontant à sa source claire, c'est la vie que l'on trouvera, la vie de notre âme, de notre esprit, de notre pays.

Voilà pourquoi je garde une joie de la soirée d'hier qui, malgré l'insuffisance souvent fâcheuse de la mise en scène, des ballets, des décors et des costumes, fait honneur au Théâtre lyrique. Ce théâtre, je voudrais qu'il fût moins hésitant dans ses manifestations, qu'il eût un programme plus nettement défini, qu'il accordât à Gluck autant de mètres d'étoffe et de toile peinte qu'à M. Leoncavallo, par exemple. N'importe ! je répète qu'il s'est honoré hier, et j'ajoute que l'exécution musicale d'*Iphigénie* atteint parfois à la supériorité.

Mme Jeanne Rainay a noblement composé la figure centrale du drame. Elle ne se contente pas de chanter avec le pur et ferme style qu'on lui connaît l'héroïne de tristesse et de douleur, elle la joue avec une simplicité et aussi une sûreté remarquables, empruntant aux vieilles statues grecques des attitudes de souffrance et de mélancolie, apportant autant d'art à un geste qu'à une phrase. J'y insiste : c'est très noble. A côté d'elle M. Cossira a dit de voix charmante, juste et chaleureuse à la fois, d'exquise et vraiment belle façon le rôle de Pylade, et M. Soulacroix, qui excelle dans le genre comique, n'a pu, naturellement, donner à Oreste le caractère du personnage. M. Ballard est un médiocre Thoas. Mais j'ai hâte de complimenter M. Danbé. Son orchestre et ses chœurs sont admirables de précision et, ce que je préfère encore, d'expression, de poésie, de tendresse. Le succès d'hier est dû en grande partie au « chef » qui a su le préparer, et que l'on a eu raison d'applaudir particulièrement. Je ne reviens pas sur la manière dont la mise en scène est réglée. Quand *Iphigénie* rentrera à l'Opéra, le spectacle sera sans doute digne de l'œuvre. Car la représentation d'hier crée des devoirs auxquels il sera difficile de se soustraire. Le petit Théâtre lyrique de la Renaissance n'en aura eu que plus de mérite à avoir donné l'exemple.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THEATRES

Ce soir :

A l'Opéra (8 h.), *Salammbô* (Mlle Bréval, MM. Lucas, Vaguet, Noté, Bartet, Sizer, Depouget, Donailhier).

— A l'Athénée (8 h. 1/2), première représentation de *la Mariée du Touring-Club*, vaudeville en quatre actes de M. Tristan Bernard.

Le petit Nenfant	MM. Francis
Serpenteau	Rozembert
Le Hotois	J. Mondos
De Pataonin	Paulet
Garde champêtre	Môdot
Léon	Séverin
Chalumier	Duvelloroy
Hémonin	Mandollet
Garçon boucher	Bazille
Rebutau	Delorme
Rosalie Cécile	Mmes Schmidt
Louise	Louise Bignon
Yvonne	B. Richard
Lucie	Sarthe
La cuisinière	Wilhem
Une bonne	Arnois-Rivière

Le service de seconde sera reçu dimanche soir.

— A l'Odéon (8 h. 1/2), répétition générale